No 30 *

Tract de Propagande

L'ECOLE SOCIALE POPULAIRE

L'Utopie Socialiste

PAR

ARTHUR SAINT-PIERRE

Une tentative de colonisation socialiste au Paraguay. — La genèse de l'entreprise. — Un illuminé: William Lane. — L'expédition s'organise. Les fonds affluent. Conditions exceptionnellement favorables d'établissement. — Les inconvénients du Communisme. — Gâchis. — Misères physiques et morales. — Le retour à la propriété individuelle.

On sait que *le Congrès des Métiers et du Travail* du Canada a recommandé récemment à ses adhérents d'étudier la doctrine socialiste "afin qu'ils puissent apprendre au peuple ce qui est nécessaire pour obtenir son émancipation." (1)

L'histoire d'une tentative de colonisation

(1) Voir le chapitre VIII, deuxième partie, de **Questions et Oeuvres Sociales de Chez Nous**, annoncé en dernière page.

socialiste au Paraguay, que racontait naguère *The Common Cause,* (1) illustre bien quelle sorte d'émancipation le collectivisme procurerait aux travailleurs, et fait toucher du doigt la folie criminelle des meneurs ouvriers qui abusent de la confiance de ceux qui les suivent, en s'efforçant de faire naître en eux et grandir jusqu'à l'exaspération le désir d'insaisissables et décevantes chimères. C'est pourquoi nous allons la résumer ici.

William Lane était un journaliste brillant et d'un grand magnétisme personnel.

Né au Canada de parents anglais, il émigra dans le Queensland (Australie) où il fonda un hebdomadaire socialiste: *The Boomerang,* auquel il substitua bientôt *The Worker* qui prit pour mot d'ordre: *"Socialism in our time."* C'est-à-dire le socialisme de nos jours et non pas dans un avenir plus ou moins éloigné.

Comme tout socialiste qui se respecte, Lane affirmait sur tous les tons, dans son journal, que, dans notre état social actuel le pauvre travailleur ne retire que le tiers

(1) *The Common Cause,* août, septembre et octobre 1912: "The Paraguayan Fiasco," par Stewart Graham. L'auteur donne ses références qui sont: *The Quarterly Review,* les organes successifs de William Lane, promoteur de la colonie socialiste, *The Pall Mall Gazette* et les documents officiels du "*Foreign Office*" (Ministère des Affaires étrangères) d'Angleterre.

de ce qu'il gagne, tandis que la société collectiviste lui permettrait de garder pour lui seul le produit intégral de son travail.

"Votre travail n'est qu'une simple utilité, disait-il à ses lecteurs ouvriers, le sang de votre coeur (*life-blood*) se vend comme du bois ou de la laine. Pourtant, seul le travail est producteur de richesse. Mais il n'y aura pas de justice tant que l'ouvrier ne pourra pas travailler sans en demander la permission et sans payer de profit à quelqu'un. La propriété, cause de la misère, du vice, de la pauvreté, de tous les maux sociaux dont vous souffrez, dont tout le monde souffre, la propriété est un péché." Et il les exhortait à s'unir: "pour attaquer le système de concurrence, pour commencer une campagne publique qui ne cesserait qu'avec la destruction complète du capitalisme, pour faire disparaître le salariat, pour idéaliser le travail, pour vaincre le besoin, la haine, la rapacité, le vice, pour établir la paix sur la terre et le règne de la bonne volonté parmi les hommes!"

Ses appels enflammés ne restèrent pas sans écho: en 1890, les *tondeurs* se mirent en grève. L'année suivante la grève devint générale et s'étendit à toutes les industries et aux transports qu'elle paralysa complètement. Résultats: les unions épuisèrent leurs fonds, les ouvriers grévistes perdirent

plus de 10 millions de piastres de salaire et furent remplacés par des ouvriers non-unionistes, les pertes du commerce s'élevèrent à 25 millions de piastres et le contre-coup fut tel que plusieurs banques australiennes, avec des obligations pour un montant total de 134 millions de livres, suspendirent leurs paiements.

Si Lane, auteur de tout ce désastre, avait été susceptible de s'instruire par l'expérience et d'être ramené au bon sens par la faillite de ses théories, il n'aurait pas été un *pur socio.* Malheureusement pour lui et surtout pour ceux qui avait confiance en lui, il était un socialiste bien authentique. Immensément orgueilleux, ayant en lui-même une confiance sans bornes, l'idée que ses théories pouvaient ne pas être réalisables ne lui vint probablement jamais; c'était un véritable illuminé. Qu'il fût en son pouvoir de créer un nouveau paradis terrestre, cela ne faisait pour lui absolument aucun doute. "Notre seul espoir, écrivait-il, n'est-il pas dans l'apparition d'un meilleur Napoléon; dans l'avènement d'un chef qui joindra, au cerveau d'un Jay Gould, le coeur d'un Christ?" Modestement il se croyait de taille à être ce chef. Aussi, n'ayant pu réussir par la grève générale, ne se laissa-t-il pas décourager, mais il chercha un autre moyen de réaliser son rêve: *le socialisme à notre époque.*

C'est alors qu'il conçut le projet de fonder quelque part, loin, et indépendamment de tout autre société civilisée, un Etat idéal, organisé d'après les principes du plus pur collectivisme, où les travailleurs ne seraient plus exploités et recevraient le produit entier de leur travail.

Il envoya donc trois de ses disciples: Walker, Leck et Saunders, à la recherche d'un emplacement convenable pour y établir le nouvel Eden.

Or, précisément à cette époque, la république du Paraguay (au centre de l'Amérique du Sud) cherchait par tous les moyens à attirer chez elle une forte immigration. Les envoyés de Lane n'eurent qu'à se présenter chez le Président de la République, le général Gonzalez, et chez le ministre des affaires étrangères, le Dr V. V. Lopez, pour obtenir beaucoup plus qu'ils n'auraient osé espérer. Savoir: 450,000 acres de riches forêts, de gras pâturages et de terres cultivables à titre absolument gratuit; le droit d'importer en franchise tout ce dont ils pourraient avoir besoin; l'exemption des impôts pour une longue période et l'autonomie locale, c'est-à-dire le droit de s'organiser comme ils l'entendraient, sans ingérence d'une autorité extérieure. Une seule obligation leur était imposée en échange de toutes ces largesses, celle d'établir, dans l'espace de quatre ans, au moins

huit cents familles sur l'immense territoire qu'on leur concédait.

De retour en Australie les trois délégués firent à Lane un rapport enthousiaste.

"C'est le pays le mieux arrosé que nous ayons vu, dirent-ils, des ruisseaux d'une limpidité de cristal y coulent toute l'année. Il est fortement boisé, mais renferme assez de terre libre pour le pâturage. Le sol des forêts est très fertile. Il est possible de faire des moissons de quelque sorte durant toutes les saisons de l'année. Une bonne partie du bois qu'il nous faudra abattre pourra être utilisé ou vendu immédiatement. Nous pourrons ainsi compter sur une certaine rémunération pour notre travail de défrichement. Nous croyons qu'une acre de terre défrichée du Paraguay produira autant que deux acres de terre dans d'autres pays. Nous ne croyons pas que ce sol ait de supérieur nulle part, vu que tout ce qu'on lui confie semble croître sans demander plus de travail. Nous avons le chemin de fer et une rivière navigable à notre porte. Les étrangers, par le seul fait qu'ils sont des étrangers, sont dispensés du service militaire. Nous sommes convaincus qu'avec un capital suffisant pour nous y rendre, avec les outils nécessaires et avec assez de provisions pour subsister, disons pendant dix-huit mois, ce sera pure paresse de notre part si nous ne prospérons pas

dans ce pays, et il est impossible que nous y mourrions de faim.''

Les délégués ajoutaient que le gouvernement du Paraguay était dans les meilleures dispositions possibles et que le territoire concédé jouissait, outre les qualités déjà énumérées, d'un climat parfaitement salubre. De plus il était facile d'accès.

Lane lança aussitôt un appel dans son journal et ce fut par milliers que les ouvriers australiens, à qui il avait fait croire que leur existence était aussi pénible et aussi humiliante que celle de l'esclave, voulurent émigrer avec lui au pays de la liberté et de l'abondance. Bon nombre pourtant durent s'en retourner désappointés car pour être admis dans le futur Etat socialiste, il fallait commencer par être... capitaliste! N'était admis que ceux qui (du moins les hommes, on n'exigeait rien des femmes) pouvaient verser entre les mains du trésorier de l'Association une somme de $300.00. Si on avait plus, il fallait donner plus, tout ce qu'on avait, (le communisme étant l'essence même du plan conçu par Lane) mais on n'était pas admis sans cette somme.

Lane lui-même souscrivit $5,000, tout ce qu'il avait pu amasser durant plusieurs années de travail et d'économie. D'autres versèrent jusqu'à $2,000 et, dans un espace de temps extrêmement court, pas moins de

$150,000 s'accumulèrent dans les coffres de l'Association, tandis qu'il était évident que dix fois cette somme serait rapidement souscrite, dès que parviendrait en Australie la nouvelle que l'entreprise réussissait.

Un bateau, le *Royal Tar,* d'une capacité de 600 tonnes fut acheté pour transporter en "Nouvelle-Australie" (c'était le nom choisi par Lane pour sa colonie) le premier contingent des sociétaires. Le *Royal Tar* mit à la voile en juillet 1893. Il portait 241 personnes: hommes, femmes et enfants. Tous les passagers, y compris les membres de l'équipage, étaient de fervents socialistes et professaient d'intelligence et de coeur les principes suivants sur lesquels devait reposer la société collectiviste qu'ils s'en allaient établir:

1° La communauté possède les terres, outils et industries; elle dirige la production et l'échange. Elle conserve tout le capital dont elle a besoin, elle élève les enfants. La protection, l'éducation et le bien-être général de chaque individu sont garantis par la communauté. Quand tous ces besoins ont été satisfaits, le reste de la richesse coopérativement produite est divisé également entre tous les adultes *sans égard au sexe, à l'âge, à la fonction, ni à la capacité physique ou mentale.*

2° Sans se prononcer sur la question de tempérance, les membres s'engagent à observer l'abstinence totale, jusqu'à ce que les difficultés inévitables du début soient surmontées et jusqu'à la mise en force de la constitution.

3° Suffrage féminin et égalité des sexes en tout.

4° La religion n'est pas officiellement reconnue par la communauté.

L'expérience allait donc se faire dans des conditions idéales:

a) Intégrité des principes: ni propriété, ni Dieu, ni maître.

b) Harmonie des intelligences.

c) Conditions matérielles splendides.

d) Bonne classe de sociétaires comme le révéla une enquête faite subséquemment par le deuxième secrétaire de la légation anglaise à Buenos-Ayres, M. de C. Findlay.

Aussi, Lane exprimait-il fidèlement les sentiments de tous ses compagnons de voyage quand il écrivait avant son départ, dans un article intitulé: *Last Word,* Dernier mot.

"Nous qui partons les premiers, comptons que nos camarades nous suivront bientôt et qu'en attendant ils feront tout leur possible pour le bien commun. Nous nous retrouverons hommes et femmes libres, sur

une terre libre. Libres parce que nous pouvons travailler comme nous le voulons pour nous-mêmes, et les uns pour les autres ; parce que nous pouvons prendre soin les uns des autres, sans qu'il soit nécessaire que nous fassions dommage à quelqu'un, ou que quelqu'un nous fasse dommage. Voilà une liberté qui vaut que nous vivions pour elle et que nous mourrions pour elle. Ceci, pour moi, est la religion de la Nouvelle Australie.''

Ce qu'il advint des espérances du prophète socialiste et de ses disciples c'est ce que nous verrons bientôt.

La plupart des auteurs socialistes affirment que l'avènement du collectivisme produirait chez l'homme une transformation analogue à la révolution économique qu'il amènerait dans la société; que l'égoïsme, la cupidité, l'envie et la haine sont les fruits naturels du système capitaliste et disparaîtraient avec lui pour faire place à la bonté, au dévouement, à la fraternité universelle. C'est là une illusion si grossière qu'il faut chercher la vérité dans l'affirmation contraire, à savoir: que, loin d'être le produit du désordre économique et social, le mal moral en est plutôt la cause première. Cette vérité, sans le savoir et sans le vouloir, les fondateurs de la Nouvelle-Australie allaient, après beaucoup

d'autres, la démontrer avec la dernière évidence.

Pour obtenir une concession de terre au Paraguay, Lane avait dû créer une société par actions, la *New Australia Co-operative Settlement Association.* Seulement, pour que l'intégrité des principes socialistes restât inviolée, il était entendu que les actions ne pourraient jamais rapporter de dividende à leurs souscripteurs. Autre détail qu'il importe de mentionner avant d'aller plus loin : afin de faciliter le travail d'établissement et d'organisation, il avait été convenu que la constitution ne serait pas appliquée avant deux ans et que, dans l'intervalle, Lane exercerait l'autorité, assisté d'un conseil de trois coopérateurs, conseil dans lequel il eut soin de faire entrer ses meilleurs amis. Les deux tiers des votes de tous les associés pouvaient, à vrai dire, modifier cet état de choses, mais Lane, le fougueux socialiste, agissant en l'occurrence comme le plus madré des capitalistes, avait eu le soin de se faire donner des procurations par les coopérateurs restés en Australie, de sorte que, jusqu'à l'arrivée de ces derniers, il représentait à lui seul la majorité et se trouvait investi des pouvoirs d'un véritable dictateur. On verra bientôt quel usage il en sut faire.

Après un superbe voyage dont on ne nous dit pas la durée, le *Royal Tar* entra dans

le port de Montevideo où nos utopistes transbordèrent pour une navigation de mille milles à l'intérieur des terres, jusqu'à l'Assomption, capitale du Paraguay.

A l'Assomption, Lane et sa troupe prirent le chemin de fer qui les conduisit jusqu'à Caballero où ils durent adopter un système de transport plus primitif. Les bagages furent placés sur des chars à boeufs; hommes, femmes et enfants s'entassèrent dessus et l'on se mit en route.

Cette partie du voyage fut très pénible: la saison des pluies était commencée et les attelages avançaient lentement dans ce pays, très pittoresque sans doute, mais aussi très sauvage, fortement boisé et coupé de montagnes et de ravins. Il fallut même à un certain moment traverser, sans pont ni gué, une rivière assez large et assez profonde. Voici comment l'on s'y prit: de longues et fortes perches furent passées entre les raies de roues des chars, les extrémités de ces perches vinrent reposer sur des canots, et les boeufs, en nageant, entraînèrent le tout.

Enfin toute la colonie atteignit la frontière de sa terre promise. Comme il se faisait tard et comme l'aspect du ciel était loin d'être rassurant, on décida à l'unanimité de ne pas aller plus loin ce jour là. L'accord cessa quand il s'agit de choisir l'endroit où élever les tentes. Les uns

étaient attirés par une colline verdoyante qui s'élevait tout près à droite, tandis que les autres préféraient une seconde colline, non moins verte, non moins rapprochée, mais située à gauche. Les socialistes, on le sait, jouissent généralement d'une stupéfiante facilité de parole, et les nôtres inauguraient l'ère de l'égalité et de la liberté absolues. Aussi la discussion durait-elle encore que le jour n'était déjà plus. Et l'orage se rapprochait sans cesse. Quelques gouttes de pluie mirent fin au débat. Les tentes dressées à la hâte dans la plaine, exposées par conséquent à tous les vents, furent assaillies bientôt par un ouragan d'une telle violence qu'elles faillirent être emportées. Pour comble de malheur, la pluie poussée avec force par le vent, traversa les toiles mal tendues et mal jointes et finit par tout tremper, êtres et choses.

Quand, après trente-six heures de cette température, le beau temps revint, les pionniers de la Nouvelle-Australie se mirent à l'ouvrage avec énergie pour se bâtir des maisons dont l'utilité n'avait plus besoin — si jamais elle l'avait eu — de leur être démontrée. Ils divisèrent une partie de leur territoire en lots de 60 pieds de front sur 165 pieds de profondeur et, n'ayant ni pierre, ni brique, ni planche à leur disposition, y élevèrent des habitations à la mode du pays, qui est la suivante : on enfonce des

pieux de distance en distance, on les relie ensemble avec des treillis de vigne ou de toute autre plante grimpante qui pullulent dans les forêts de là-bas, puis on recouvre le tout de plusieurs couches d'une sorte de mortier, fait de terre-rouge délayée dans l'eau. Les toits sont généralement en chaume.

Le centre du territoire délimité devait être occupé par un vaste bâtiment dont Lane et ses conseillers pressaient le plus qu'ils pouvaient la construction, pour y mettre à l'abri les provisions de la colonie et pour y recevoir les représentants du gouvernement du Paraguay, le jour prochain où ils viendraient rendre visite à la Nouvelle-Australie. Malgré tous leurs efforts, le jour de l'inauguration officielle de la colonie arriva et rien n'était encore prêt. On étendit des toiles sur la partie non couverte du bâtiment, quelques meubles furent rapidement fabriqués avec les planches de vieilles caisses, et un mât de trente pieds de long fut planté pour recevoir le drapeau du Paraguay.

Passons sans arrêter sur la cérémonie d'inauguration qui n'eut rien de remarquable, si ce n'est toutefois l'enthousiasme délirant des communistes qui n'avaient pas encore eu le temps de perdre leurs illusions. Il faut enregistrer cependant la remise à la colonie, par le ministre des Affaires

étrangères du Paraguay, le Dr Lopez, d'un décret du gouvernement la constituant en district judiciaire et administratif absolument autonome. Conformément au décret, et afin de se soustraire à toute autorité extérieure, les colons nommèrent trois des leurs, Lane en tête — qui devint ainsi magistrat paraguayen et acquit tous les droits et pouvoirs que ce titre confère — pour tenir les registres de l'état civil, voir à l'administration de la justice, etc.

Laissés parfaitement libres de s'administrer à leur guise et d'organiser leur vie à leur fantaisie, les pionniers de la Nouvelle-Australie procédèrent à la division du travail. Et c'est alors que les choses commencèrent à se gâter sérieusement.

Tandis que le jardinier, qui devait piocher ferme huit heures durant, chaque jour, enviait le sort de son camarade plus fortuné dont la fonction consistait à se promener à cheval pour garder les bestiaux, celui-ci trouvait que le sort du maître d'école, assis continuellement à l'ombre, était bien préférable au sien ; cependant que de son côté, le maître d'école aurait volontiers changé d'occupation avec un autre individu dont le devoir principal, pour ne pas dire unique, semblait être de sonner la cloche à l'heure des repas. Plusieurs colons, pas moins de trente-six, ayant formé un corps de musique,

croyaient avoir fait leur part pour le succès de la communauté quand ils avaient tiré des sons, plus ou moins harmonieux, de leurs instruments toute la journée. Il va sans dire que leurs camarades, ceux surtout à qui étaient échus les rudes travaux du défrichement ou de la culture, ne partageaient pas cette manière de voir.

Bref les dissensions intestines firent bientôt rage dans la colonie, et rendirent nos utopistes infiniment plus malheureux que la multitude des reptiles et des insectes nuisibles dont ils avaient toutes les peines du monde à se défendre et qui, pourtant, les incommodaient beaucoup.

Lane qui avait cru naïvement que soustraits à la domination corruptrice du capitalisme, ses compagnons deviendraient de petits saints et vivraient ensemble dans la plus parfaite harmonie, finit par se rendre compte que les vices les plus antisociaux: la paresse, la jalousie, l'envie, la haine poussaient drus et forts dans sa colonie, comme des plantes cultivées en serre-chaude. Il en conclut que ses disciples n'étaient pas mûrs pour la liberté et décida d'exercer dans la colonie un véritable despotisme. Nous avons vu déjà que les procurations des associés encore en Australie, dont il était porteur, en mettant la grande majorité des votes entre ses mains, lui donnaient tous les pouvoirs d'un dictateur. Il

en usa si bien, que la situation devint intenable pour les autres colons. La moindre désobéissance à ses ordres devenait une faute grave qu'il châtiait sévèrement. Ceux qui s'en rendaient coupables étaient condamnés aux travaux les plus durs et les plus rebutants.

Il était absolument défendu de sortir de la Nouvelle-Australie pour aller aux villages voisins sans la permission du Dictateur; permission rarement accordée. Bravant les ordres de Lane, trois colons se rendirent un jour au village le plus rapproché, et en revinrent passablement éméchés. Dans aucun pays du monde, une pareille action ne passerait pour un crime impardonnable. L'ancien démagogue en jugea autrement et il décida que les trois coupables seraient expulsés de la colonie sans autre forme de procès.

C'était un acte de pure tyrannie qui souleva les plus vives protestations. On représenta à Lane que le crime commis par ceux qu'il voulait chasser n'était, après tout, pas si grave; qu'il existait d'autres moyens, plus humains et plus équitables, pour punir les coupables; qu'autrefois, étant rédacteur du *Worker* il se montrait infiniment plus indulgent pour les faiblesses des ouvriers; qu'il était injuste de chasser de la colonie, pour une pareille bagatelle, des ouvriers qui y avaient mis toutes leurs

épargnes; et enfin, que la constitution déterminait qu'un membre ne pouvait être expulsé que pour une faute grave, plusieurs fois répétée, et qu'il fallait les cinq sixièmes des voix pour prononcer l'exclusion. Lane se borna à répondre que la constitution n'était pas encore en vigueur et que les coupables ayant osé violer un règlement établi par lui-même, ils devaient s'en aller. Puis, craignant une révolte, il agit encore une fois comme le plus *infâme* des capitalistes: usant de son autorité comme magistrat paraguayen, il fit venir la troupe, et les trois colons qui avaient eu le malheur de lui désobéir furent expulsés à la pointe des baïonnettes, sous les yeux de leurs camarades terrorisés. Avec un peu d'argent que Lane consentit à leur remettre ils se rendirent à l'Assomption, où ils implorèrent la protection du consul d'Angleterre qui les rapatria.

Il est facile de comprendre qu'après de pareils incidents, les relations entre les habitants de la Nouvelle-Australie ne pouvaient pas être des plus agréables. Les adversaires de Lane comprirent vite que s'ils ne voulaient pas être chassés les uns après les autres, ils n'avaient qu'une chose à faire: partir en bloc. Abandonnant leurs économies gagnées au service *d'infâmes capitalistes* et follement perdues dans une entreprise chimérique, ils se décidèrent

donc, — au nombre de quatre-vingt-cinq — avec quel déchirement de coeur on le devine, à quitter la colonie. Ils travaillèrent dans les environs avec l'énergie du désespoir, et quand ils eurent amassé assez d'argent pour payer les dépenses de voyage de vingt-cinq des leurs, ils les envoyèrent à Buenos-Ayres solliciter l'aide d'une société de bienfaisance et du consul anglais, qui facilitèrent leur retour à tous en Australie. Il est peu probable que ceux-là se laissent de nouveau séduire par l'utopie communiste.

Pendant que ces événements se déroulaient, le *Royal Tar* était retourné en Australie pour y chercher un nouveau contingent d'émigrants. Avant de s'embarquer, ceux-ci reçurent du Consul anglais à Buenos-Ayres une dépêche les prévenant de l'état de chose qui existait en Nouvelle-Australie. Consternés, mais à demi-incrédules, ils demandèrent à Lane, par câblogramme, ce qui en était. Par une erreur restée inexpliquée, la réponse portait que huit (*eight*) personnes seulement, au lieu de quatre-vingt (*eighty*) avaient quitté la colonie. Rassurées, les pauvres dupes s'embarquèrent sur le *Royal Tar* qui leva l'ancre le 31 décembre.

Rendus à Montevideo les émigrants apprirent toute la vérité et trois familles décidèrent de retourner immédiatement en

Australie. A l'Assomption, où le contingent parvint le 7 mars, un autre émigrant renonça à son projet de se rendre en Nouvelle-Australie et se mit sous la protection du consul anglais à qui il demanda de lui faire rendre son argent, si la chose pouvait se faire sans bruit. L'histoire ne dit pas qu'il lui fut remboursé un seul sou.

Le reste de l'expédition, environ 190 personnes, se rendit en Nouvelle-Australie où Lane lui assigna un territoire à dix milles de l'établissement primitif. Le dictateur croyait qu'en isolant les deux groupes de colons il pourrait les gouverner plus facilement, mais son espoir fut déçu.

Conduits par un nommé Gilbert Casey, les nouveaux arrivants vinrent bientôt, en effet, lui demander ses comptes. L'assemblée fut orageuse, mais comme Casey avait pu obtenir des associés restés en Australie la permission de mettre la constitution en vigueur et que cette proposition répondait aux désirs de l'immense majorité des colons, Lane fut déposé et la colonie se réorganisa de fond en comble.

Quant à Lane, il ne voulut pas se soumettre et alla fonder plus loin, avec quelques fidèles, un autre établissement qu'il nomma: "Cosmé Colony."

Enfin débarrassé de la domination tyrannique de Lane, les pionniers de la Nou-

velle-Australie décidèrent d'appliquer intégralement la constitution communiste qu'ils s'étaient donnée. Et le gâchis fut bientôt complet.

Absorbé par d'interminables discussions sur des sujets insignifiants, le Bureau de direction ne pouvait guère donner de temps aux questions importantes, qui étaient ainsi déplorablement négligées. Pour avoir des habits, des outils, des vivres, ou encore la permission de s'absenter de la colonie, c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Les réclamations, très nombreuses et très violentes, concernant la répartition du travail étaient également de sa compétence et lui causaient beaucoup de tracas.

Il va sans dire que l'Assemblée générale des citoyens de la Nouvelle-Australie avait autorité sur le Bureau, dont les membres étaient élus et... destitués par elle.

L'Administrateur, et les contremaîtres des diverses sections, élus par leurs subordonnés et révocables à volonté, perdirent toute autorité et tout prestige. La moindre de leurs décisions pouvait être, et était de fait fréquemment, soumise à la ratification ou au désaveu de l'Assemblée générale, qui en vint à siéger presque en permanence, déplaçant aujourd'hui un officier qu'elle avait élu hier sans souci de sa compétence; annulant le lendemain les règlements qu'elle avait votés la veille.

C'était le règne anarchique de la foule, capricieuse, incohérente et versatile, qui succédait au despotisme intolérable d'un agitateur socialiste mué en dictateur. Il accentua et précipita la course à la ruine, où la colonie était déjà engagée.

Placée entre des mains malhabiles, énervée par des changements trop fréquents, l'Administration entassa bévues sur bévues. Voici une couple d'échantillons de son savoir faire. Malgré que le climat du pays ne fût pas favorable à la culture de cette céréale, ce dont il eût été facile de s'assurer en consultant le premier paraguayen venu, elle confia au sol tout le blé dont la colonie pouvait se passer jusqu'à la prochaine récolte. La semence n'ayant pas rendu, les colons furent obligés d'acheter du maïs pour éviter, provisoirement, la famine qui les menaçait. Ils consacrèrent à cet achat tout ce qui leur restait d'argent.

Avec la même maladresse et la même imprévoyance, les administrateurs s'étaient livrés, presque en même temps, à une autre expérience qui, tout en leur coûtant très cher, ne leur avait rien rapporté. Ils avaient planté dix acres de leur meilleure terre en ramie (1) et consacré la plus grande partie

(1) Plante fibreuse... qu'on utilise comme mélange avec la laine et le coton, pour les tissus d'ameublement, le linge damassé, les batistes, etc. (Larousse).

de leur temps et de leur énergie à la culture de cette plante. De plus, en prévision d'une grosse récolte dont ils escomptaient d'énormes bénéfices, ils avaient acheté des machines très coûteuses, destinées à la préparation de la ramie pour le marché. Malheureusement la moisson manqua presque complètement et, à l'usage, les machines prouvèrent qu'elles étaient totalement incapables de rendre les services qu'on en attendait.

Un peu assagi par ces deux expériences, les colons se décidèrent à semer du maïs, qui rendit cent pour un. Si bien, qu'au moment de la moisson les agriculteurs, se voyant débordés, allèrent demander de l'aide à leurs camarades des autres sections. Ceux-ci répondirent sèchement que d'après les principes bien connus de l'unionisme et du socialisme, des ouvriers engagés dans une occupation, n'avaient pas le droit d'en exercer une autre. "C'est très bien, rétorquèrent les agriculteurs, puisque vous voulez rester à cheval sur les principes, nous y resterons également: nous ne travaillerons pas plus de huit heures par jour." Et ils firent comme ils l'avaient dit; et la récolte de maïs fut en grande partie perdue!

La situation de la colonie devenait critique. Elle n'avait plus d'argent, ses récoltes, par suite de quelles circonstances

nous l'avons vu, étaient nulles; et ses provisions s'épuisaient beaucoup plus rapidement qu'on l'avait calculé. C'est qu'on avait compté sans le gaspillage. Chacun puisait au fond commun comme s'il eût été inépuisable. Les habits se déchiraient, les outils et les ustensiles de ménages se brisaient ou se perdaient sans que nul en prît souci. Quant aux vivres, on en faisait une consommation prodigieuse, par la faute surtout des ménagères, peu expertes, semble-t-il, dans l'art "d'accommoder les restes."

Il fallait donc trouver de nouvelles ressources, sous peine de mourir de faim.

A vrai dire, ce n'était pas tant les ressources que le courage et l'intelligence pour en tirer parti, qui manquait à la colonie. L'exploitation des riches forêts qu'elle devait à la générosité de la république du Paraguay, et l'élevage du bétail auraient pu devenir pour elle des sources de revenus abondants. Seulement, ces deux industries exigeaient un travail pénible et des efforts continus que personne n'était disposé à donner.

Ce n'est pas que tous les coopérateurs fussent des paresseux. Sous le régime de la propriété privée, en Australie, la plupart d'entre eux avaient été de braves ouvriers, ne rechignant jamais devant l'ouvrage et donnant satisfaction complète à leurs pa-

trons. Ce qui décourageait même les plus énergiques, c'était la pensée qu'ils devraient partager également avec les fainéants le produit de leur travail. "La protection, l'éducation et le bien-être général de chaque individu sont garantis par la Communauté, disait la constitution. Quand tous ces besoins ont été satisfaits, le reste de la richesse coopérativement produite est divisé également entre tous les adultes sans égard au sexe, à l'âge, à la fonction, ni à la capacité physique ou mentale." Pourquoi alors le fort, le courageux, se serait-il tué à l'ouvrage, puisque sa part ne serait jamais plus grande que celle du malingre ou du sans-coeur qui dépensait des trésors d'ingéniosité à paraître très occupé tout en ne faisant rien?

Cette réflexion, qu'ils ne pouvaient pas ne pas faire, glaçait les plus ardents et rendait lâches les plus viriles.

Parfaitement au courant de cet état d'esprit, sentant qu'il n'avait ni l'autorité, ni l'influence nécessaires pour stimuler ces volontés amollies et pour faire se ressaisir ces énergies en désarroi, le Conseil des Directeurs eut recours à un expédient qui, s'il n'assurait pas l'avenir, avait du moins le mérite de retarder quelque temps encore la catastrophe finale. Il délégua Casey en Australie, avec mission de prélever toutes les souscriptions qu'il pourrait et de réa-

liser tous les fonds disponibles y compris le prix du *Royal Tar,* qu'il était autorisé a vendre. Et c'est ici que la malhonnêteté apparaît, dans une mésaventure où rien ne devait manquer de ce qui pouvait servir à démontrer l'absurdité du Communisme, et son impossibilité pratique. En arrivant en Australie, Casey constata avec stupéfaction que le *Royal Tar* était déjà vendu, et que les livres de la *New Australia Association* étaient disparus avec ce qui lui restait d'argent en banque.

Les coupables ne furent jamais inquiétés et on ignore encore le montant exact qui fut englouti dans cette entreprise chimérique.

Avec un optimisme déconcertant, Casey voulut s'acquitter au moins de la première partie de sa mission. Mais l'enthousiasme et la confiance des premiers temps étaient bien tombés, et malgré un travail ardu de plusieurs jours, il ne put réunir qu'une somme de $1,500.00 avec laquelle il crut prudent de s'embarquer le plus tôt possible. Il partit donc, accompagné d'une vingtaine de nouveaux colons, laissant à la charge de la charité capitaliste pas moins de deux cents personnes, que ses complices et lui-même avaient indignement dépouillées et trompées.

Quand les quinze cents piastres apportées par Casey furent dépensées, et elles

ne durèrent pas longtemps, les administrateurs se demandèrent ce qu'ils pourraient bien faire pour se procurer de l'argent. Quelques jours après, les belles forêts, que nos utopistes n'avaient pas su exploiter, et tous les troupeaux de la colonie étaient vendus à des spéculateurs, pour un prix dérisoire. Ce qui fit dire plus tard à Rogers, l'un des colons: "Après y avoir longuement réfléchi... je suis d'avis que des intérêts autres que ceux de la colonie étaient engagés dans cette transaction." L'insinuation est claire: Rogers soupçonnait les administrateurs de s'être laissés corrompre et d'avoir sacrifié à leurs intérêts particuliers, les intérêts de la Nouvelle-Australie. Il semble bien que ses soupçons n'étaient que trop justifiés.

Mais la fin approchait rapidement. Le peu d'argent reçu en échange des forêts et du bétail, qui faisaient toute la richesse de la Nouvelle-Australie, fut vite épuisé et le spectre de la misère se dressa de nouveau devant les malheureux colons. Le même état de chose existait à Cosmé Colony, la seconde colonie fondée par Lane, comme le prouve la description suivante faite par Mme Mary Jane Gilmore, dans le *Sydney Daily Telegraph*: "Dans les magasins, les provisions baissaient de jour en jour, si bien que les femmes en vinrent à laver sans savon, à faire la cuisine sans graisse et à

rapiècer les habits avec les sous-vêtements. Tous les objets de valeur que les colons possédaient avaient été à tour de rôle portés à la ville de l'Assomption afin d'y être échangés pour de l'huile, des fèves, du sel ou du maïs. On vendit jusqu'aux joncs de mariage. Bientôt il fallut se passer de maïs. On n'alluma plus les lampes que lorsqu'on avait à soigner des malades la nuit. Puis le sel manqua. Pendant quinze jours les colons vécurent de fèves douces."

Une récolte qui parvint alors à maturité améliora un peu la situation, mais la farine de blé, le thé, le beurre, la graisse, et à plus forte raison, la viande restèrent des aliments de grand luxe que personne ne pouvait se procurer.

La situation morale des colons était encore plus déplorable que leur condition matérielle. La fraternité un peu tapageuse qui existait entre eux au début de paru pour faire place à des sentiments de leur entreprise avait depuis longtemps dis- "méfiance, de rapacité, de jalousie et de méchanceté." (1)

"La moitié des enfants n'ont aucune chance d'être élevés, écrivait l'un des colons dans une lettre au *Pall Mall Gazette*, et ils ont été complètement négligés. L'at-

(1) M. Rogers: *Report to the British Board of New Australia Association.*

mosphère de grossier matérialisme (qui règne ici) est déplorable. Incontestablement, il fait meilleur vivre au milieu de gens ayant quelque croyance religieuse.''

La situation misérable des enfants, apparemment condamnés à souffrir toute leur vie, dans leur corps et dans leur âme, par suite de la folie de leurs parents, constitue sans contredit l'aspect le plus triste du fiasco socialiste au Paraguay.

Heureusement que de l'excès même du mal allait sortir le remède. A la veille de mourir de faim, n'ayant plus rien à gagner au régime communiste, même les utopistes les plus exaltés, et les parasites les plus fainéants consentirent à retourner au régime de la propriété privée.

Frédérick Kidd, sous l'administration duquel se produisit en Nouvelle-Australie, ce retour au sens commun, se rendit à l'Assomption, auprès du gouvernement du Paraguay, qui voulut bien continuer aux colons sa sympathie et son assistance.

Annulant son premier octroi de 450,000 milles âcres à la colonie, le Président mit à la disposition des communistes repentants, les 25 milles carrés de territoire sur lequel ils étaient déjà établis. Un lot de 600 pieds carrés était offert à chaque colon et devenait sa propriété exclusive dès qu'il y avait élevé une maison et qu'il s'était conformé aux formalités de la loi. La terre à

pâturages restait la propriété commune de tous, et chacun y pouvait envoyer paître son bétail.

Devenus de farouches individualistes, les colons se mirent à travailler chacun pour soi ou pour sa famille. Les uns, après avoir amassé l'argent nécessaire, retournèrent en Australie, les autres, 130 familles environ, s'établirent au Paraguay, et y prospérèrent, sous la douce égide de la religion retrouvée.

"A l'heure actuelle, dit M. Stewart Graham, la Nouvelle-Australie n'est ni un Paradis terrestre ni un "enfer sur la terre." C'est un groupement ordinaire de cultivateurs intelligents, sobres et durs à l'ouvrage vivant en paix les uns avec les autres et n'ayant qu'une haine commune: celle du socialisme sous toutes ses formes."

A Cosmé Colony, les choses tournèrent plus mal. C'était les plus fanatiques qui s'y étaient établis à la suite de Lane, et leur folie fut longtemps incurable. Lane et son frère les abandonnèrent pour retourner en Australie. Quelques-uns des colons sont devenus terrassiers sur les lignes de chemin de fer, mais la plupart restent attachés au sol avec leur famille, luttant désespérément contre les dettes, dont Lane avait, avant son départ, lourdement grevé leur propriété, et qui menacent de l'engloutir.

Telle est l'histoire véridique d'une des tentatives les plus intéressantes qui aient jamais été faites pour faire passer dans la pratique les théories socialistes. Or, il se trouve qu'elle constitue une corroboration éclatante, par l'expérience, des grandes vérités qui ont toujours fait la base des sociétés et qu'avec un acharnement stupide ou malhonnête, les missionnaires de la Révolution s'acharnent à éteindre dans l'âme des travailleurs. A savoir : que la propriété privée est naturelle à l'homme ; qu'il ne peut exister de société sans autorité ; qu'un groupement d'hommes sans religion devient vite un groupement de brutes cherchant à se dévorer les uns les autres et que, donc, la religion, l'autorité et la propriété sont des éléments essentiels du bonheur relatif que l'humanité peut goûter sur la terre.

C'est la leçon que Lane et ses compagnons — en voulant démontrer tout le contraire — ont réussi à donner. Au moment où quelques-uns de leurs chefs, illuminés ou malfaiteurs, leur présentent comme un nouvel Evangile, les théories antisociales du juif allemand Marx, nous voudrions que cette leçon fut méditée par tous les ouvriers canadiens.

Ce tract est en vente au Secrétariat de l'Ecole Sociale Populaire, 1075, rue Rachel, Montréal. Prix : 5 sous l'exemplaire ; $3.50 le cent ; $30.00 le mille.